camp près de Keuschberg, et envoya contre les Hongrois un petit corps de troupes qui, par une fuite simulée, les attira jusqu'à la position occupée par l'armée allemande. Ce fut alors que commença réellement la bataille, qui fut tellement meurtrière pour les Hongrois, que le nord de l'Allemagne fut dès lors à jamais délivré de leurs invasions. Ils perdirent 36,600 des leurs, sans compter ceux qui se noyèrent dans la Saale ou qui furent faits prisonniers. On voit encore aujourd'hui, à l'est du village, des murs de terre qui sont, dit-on, les restes des retranchements élevés par Henri, et chaque année on célèbre dans l'église de Keuschberg un service solennel en commémoration de la défaite des Hongrois.

KEVEL s. m. (ké-vèl). Mamm. Nom vulgaire d'une espèce d'antilope du Sénégal : *Le* KEVEL *ne diffère de la gazelle que par sa taille un peu plus petite.* (V. de Bomare.)

KEVEU s. m. (ke-veu). Ornith. Espèce de grive du Chili.

KEVROD s. m. (ke-vrodd). Dr. cout. Impôt que les seigneurs levaient en Bretagne.

KEW, village et paroisse d'Angleterre, comté de Surrey, à 13 kilom. O. de Londres, sur la rive droite de la Tamise; 1,500 hab. Château royal, célèbre par son observatoire et son jardin botanique, un des plus riches qu'il y ait au monde. Ce jardin a été établi dans le but de recueillir les plantes utiles, rares ou nouvellement découvertes, et de les répandre ensuite dans les provinces de l'Angleterre, ainsi que dans les pays étrangers. Il doit surtout son état florissant à l'habile administration du célèbre botaniste William Hooker, qui en fut directeur de 1842 à 1865. Sa superficie, qui, sous le règne de George III, n'était que de 2 hectares, en comptait 80 en 1851. L'herbarium de la collection renfermait, à la même époque, 150,000 espèces différentes. On y trouve toutes les plantes et tous les légumes rares des régions du nord et du sud, mais principalement des deux Amériques, de l'Inde, du Thibet, de la Chine, du Japon et de l'Australie. C'est là aussi que fut cultivée pour la première fois sur l'ancien continent la reine des fleurs, la magnifique *Victoria regia*. La grande serre a une longueur de 115 mètres et sa toiture en verre a une superficie de 4,000 mètres carrés; il y a, en outre, un grand nombre d'autres serres, une magnifique serre à palmiers, un verger et un musée. La magasin de houille est en communication avec la salle qui renferme les poêles destinés à chauffer les serres, et de grands vagons, roulant sur un chemin de fer, amènent le combustible et en rapportent les cendres. Il est alloué à cet établissement une somme annuelle de 150,000 francs, qui suffit à peine aux faux frais. L'entrée est libre, et le nombre des visiteurs s'est élevé, en 1861, à 480,070, sur lesquels 189,462 étaient venus le dimanche.

KEWENAW-POINT, presqu'île des Etats-Unis d'Amérique, dans la partie septentrionale de l'Etat de Michigan, formée par le lac Supérieur, terminée au N. par le cap Kewenaw, et resserrée au S.-O. par la baie de même nom. Longueur, 78 kilom., sur 7 à 25 de largeur. Le sol, généralement bien arrosé, est très-fertile. On y trouve des mines de fer et de cuivre. Le cuivre natif s'y rencontre quelquefois en pépites de plusieurs kilogr.

KEXHOLM, ville de la Russie d'Europe, dans la Finlande, gouvernement et à 81 kilom. N.-O. de Viborg, sur la rive occidentale du lac Ladoga, à l'embouchure de la Voxa; 1,200 hab. Cette ville, bâtie originairement par les Finnois autour d'un fort qui lui a servi de noyau, a eu beaucoup à souffrir de la guerre. Prise et reprise alternativement en 1293, 1580, 1597, 1611 et 1710 par les Suédois et par les Russes, elle resta enfin au pouvoir de ces derniers. C'est dans une petite tour de la forteresse de Kexholm que fut enfermé, sous le règne de Catherine II, le fameux chef de Cosaques, Pugatscheff, avec toute sa famille; une de ses filles y vécut même jusqu'à un âge fort avancé. On cite aussi un autre prisonnier qui y passa plusieurs années, communiquant de temps en temps avec les habitants. Ce prisonnier garda toujours un mystérieux silence sur son nom, en sorte que les Finnois l'appelaient dans leur langue *Nim et œin* (l'Homme sans nom).

KEXLER (Simon), mathématicien suédois, né dans la province de Verike en 1602, mort en 1669. Ce fut assez tard qu'il se mit à étudier; mais il regagna rapidement le temps perdu, visita les principales universités de l'Europe, et, de retour dans sa patrie (1634), il devint successivement professeur de mathématiques à Strengnäs, à Upsal (1635), à Abo (1640), et enfin pasteur de l'église de Piikis. Kexler contribua puissamment à répandre le goût des mathématiques parmi ses compatriotes et publia des ouvrages qui, pendant longtemps, ont été classiques en Suède. Nous nous bornerons à citer : *Arithmetica geodetica denaria* (Abo, 1649); *Arithmetica astronomica sexagenaria* (Abo, 1649); *Arithmetica triplex* (Abo, 1658); *Tractatus brevis de tempore* (Abo, 1661).

KEY, groupe d'îles et d'îlots du grand Océan équinoxial, vers 5° 30′ de latit. S., et 131° de longit. E.; au N.-E. de Timorlaout, au S.-E. des Moluques et au S.-O. de la Nouvelle-Guinée. Il se compose de trois îles principales : la Grande Key, au N.-E., qui a environ 80 kilom. de longueur sur 25 de largeur; la Petite Key, et Key-Watela qui est la moins considérable. Elles sont bien peuplées; on y fait un commerce considérable avec les îles Banda. Les habitants demeurent dans des villages qui ont chacun un chef, et sont continuellement en guerre entre eux à cause de la pêche; ils sont idolâtres et font sécher leurs morts après les avoir déposés quelque temps dans de l'huile. Au village d'Ely, sur la côte N.-E. de la Grande Key, un poste fortifié a été établi par les Hollandais.

KEY (Jean), médecin, helléniste et poëte anglais, né Norwich, comté de Norfolk, en 1510, mort à Londres en 1573. Il commença ses études médicales à Cambridge, les continua à Padoue et fut reçu docteur en 1542. A son retour, il fut nommé médecin du roi et de la reine, poste qu'il garda jusqu'à sa mort. Ses œuvres poétiques n'ont pas été imprimées. Voici la liste de ses publications médicales : *De medendi methodo ex Clar. Galeni et J.-B. Montani, Veronensis, principum medicorum, sententia, libri duo* (1544, in-8°); *Galeni libri aliquot græci, repurgati et annotationibus illustrati* (1544, in-4°); *De ephemera britannica liber* (Londres, 1551); *De canibus britannicis liber* (Londres, 1570); *De antiquitate academiæ Cantagrigiensis libri duo* (1568, in-8°).

KEY (Willem), peintre hollandais, né à Bréda en 1520, mort à Anvers en 1568. Elève de Frans Floris et de Lambert Lombard, il passa toute sa vie à Anvers, où il se fit connaître de très-bonne heure par des portraits excellents. Un jour que le duc d'Albe posait devant le peintre, Key l'entendit concerter, avec ses conseillers intimes la mort des comtes d'Egmont et de Horn, et celle de plusieurs autres patriotes hollandais. L'impression que lui fit cette conversation fut si vive qu'il tomba malade, et mourut le jour même où tombait la tête de ces malheureux. Descamps cite de lui avec éloge une grande toile, qui décorait, avant l'incendie de 1576, l'une des parois de la salle du Conseil à l'hôtel de ville d'Anvers, et qui représentait les portraits en pied des magistrats de cette ville. Le musée d'Anvers possède deux morceaux qui font honneur au talent de Willem Key, et justifient la réputation qu'il s'était acquise; c'est d'abord le *Portrait du cardinal Granvelle*, une fort belle peinture; puis une toile remplie de figures, et où l'on voit les *Portraits des fondateurs de la chapelle des maîtres selliers d'Anvers*.

KEY (Thomas-Hewit), philologue anglais, né à Londres en 1799. Il étudia la philologie à l'université de Cambrige, où il prit ses grades en 1821, puis étudia la médecine à Londres. En 1824, il partit pour les Etats-Unis, où il était appelé à professer les mathématiques à l'université de Virginie. Pendant son séjour en Amérique, il étudia la langue latine, considérée surtout dans ses origines et ses rapports avec les autres langues, et publia sur cette matière quelques écrits remarquables. De retour en Angleterre, il fut professeur de latin à l'université de Londres (1828). Lorsqu'on fonda, en 1833, une école secondaire dépendante de l'université, il reçut la direction de cet établissement, à la tête duquel il n'a cessé d'être depuis lors. On a de Key : une *Grammaire latine* (1843-1846), dans laquelle il a développé des principes entièrement nouveaux sur cette langue et la manière de l'enseigner, un *Grand Dictionnaire latin-anglais*, et un nombre infini de dissertations logiques, d'articles et de mémoires, insérés dans différents recueils et dictionnaires. Deux de ses mémoires méritent d'être cités à part, savoir : celui dans lequel il expose la mesure des vers de Térence (*Quarterly Journal*, tome II), et celui où il établit les droits des idiomes finnois et lapons à être admis dans la famille des langues indo-européennes.

KEY, médecin anglais. V. CAÏUS.

KEYLHAU (Eberhart), dit **Monsu Bernardo**, peintre danois, né à Helsingor en 1624, mort à Rome en 1687. A dix-huit ans, il se rendit à Amsterdam, et entra dans l'atelier de Rembrandt, dont il devint le meilleur élève. Après de brillants débuts, Keylhau partit pour l'Italie; mais, en route, il s'arrêta quelque temps à Mayence, où il exécuta une *Assomption* colossale pour les capucins de cette ville. Il venait d'achever ce tableau, quand il fut appelé à Venise par le prince Savorgnano, Gio-Carlo, qui lui demandait de décorer le beau palais qu'on bâtissait pour lui, sur le Canalegio. Il y arriva en 1651. C'est durant le séjour qu'il fit dans cette ville qu'il fut surnommé **Monsu Bernardo**, appellation bizarre, qui se trouve dans tous les écrits du temps où son nom est cité. En 1654, il se rendit à Bergame, où il fit des travaux décoratifs dans un autre palais du prince Savorgnano, passa ensuite à Ravenne, où il exécuta un *Saint Benoît en extase*, dans le couvent des bénédictins de San-Vitale, et le *Portrait de la reine Christine de Suède*, qu'on voit au musée de Milan. Etant allé à Forli, il en fut chassé, comme luthérien, par le cardinal Aquaviva, et se rendit à Rome, où, affaibli par une maladie, il céda aux obsessions de prêtres qui lui firent solennellement abjurer ses croyances. Rendu à la santé, Keylhau eut, dit-on, un vif regret de son abjuration (1657). Il se fixa à Rome, s'y maria, et exécuta un grand nombre de tableaux d'histoire et de genre pendant les trente dernières années de sa vie.

De l'imagination, une remarquable habileté de composition, une touche soignée, une grande entente du clair-obscur, tels sont les côtés saillants du talent de Keylhau. Le musée de Madrid possède de lui : un *Saint Dominique en extase soutenu par deux religieux de son ordre*; un *Saint Jérôme*; *Saint Paul ermite*; et la *Vierge apportant un habit de carme à un saint personnage*. A la galerie Savelli de Rome, on voit quelques tableaux de genre de Keylhau, une *Servante épluchant la salade*; une *Petite fille se rendant à l'école*; une *Servante allumant la chandelle*, etc. Ces petits tableaux sont réussis au point de vue de l'exécution, mais sont peu intéressants.

KEYSER (Henri VAN), architecte hollandais, né à Utrecht en 1565, mort à Amsterdam en 1621. Il devint architecte de cette dernière ville en 1594. Cet artiste, dont le portrait figure dans l'un des tableaux de Katel, parmi les célébrités du temps, construisit plusieurs édifices dont il ne reste qu'un seul, la Bourse d'Amsterdam. D'un aspect sérieux, grandiose même, d'une distribution intérieure répondant parfaitement à toutes les exigences de sa destination, ce monument est une œuvre remarquable, mais qui ne saurait justifier la grande réputation dont Keyser jouit de son vivant.

KEYSER (Théodore VAN), peintre hollandais, frère du précédent, né Utrecht en 1575, mort à Amsterdam vers 1645. Son œuvre et sa vie sont à peu près inconnus. On lui doit les deux magnifiques toiles qui figurèrent au Louvre, sous le premier Empire, et qui furent reprises par les alliés en 1815. L'une, la plus précieuse, représente : l'*Assemblée solennelle des bourgmestres d'Amsterdam*. Cette composition, grande, sage, pittoresque et serrée, d'un aspect harmonieux, est, en outre, d'un ton superbe, d'une puissance d'effet qui rappelle Rembrandt. C'est un chef-d'œuvre, et l'une des plus belles toiles du musée d'Amsterdam. Le second tableau, *Portrait d'un homme vêtu de noir avec une fraise au cou*, révèle un rare talent de portraitiste; les chairs sont éblouissantes de vie, et d'une finesse exquise.

KEYSER (Nicaise DE), peintre belge, né à Sandvliet, province de Brabant, en 1813. Il gardait les bestiaux, lorsqu'une dame, frappée de ses rares dispositions artistiques, l'envoya étudier à ses frais à l'Académie des beaux-arts d'Anvers. Keyser fit de rapides progrès sous la direction de Van Brée et de Jacobs-Jacobs, et débuta, en 1834, par un remarquable *Crucifiement* pour une église catholique de Manchester. Depuis cette époque, cet artiste a exécuté un grand nombre de tableaux d'histoire et est devenu un des chefs de l'école belge, qui suit de si près l'école française actuelle. Il est directeur de l'Académie d'Anvers et membre de l'Académie royale de Bruxelles, ainsi que de plusieurs autres sociétés artistiques. Les œuvres de M. Nicaise de Keyser joignent à un dessin hardi et correct une bonne entente de la composition et un coloris agréable et brillant. Nous citerons, parmi ses tableaux les plus estimés : la *Bataille de Courtrai* (1836); la *Bataille de Woringen* (1839), son œuvre capitale, qu'on voit au palais de la Nation, à Bruxelles; *Charles-Quint en méditation*; *Saint Dominique*; le *Calvaire*; l'*Antiquaire*; la *Bataille de Sénef*; la *Bataille des Eperons d'or*; la *Bataille de Nieuwport*; *Sainte Elisabeth faisant l'aumône*; le *Portrait du roi Guillaume II*, etc.

KEYSERLING (Herman-Charles, comte), diplomate russe, né en Courlande en 1696, mort à Varsovie en 1764. Il suivit l'impératrice Anne à Moscou, et fut successivement ambassadeur à Varsovie, à Berlin, à Venise et, de nouveau, à Varsovie. C'était un diplomate fin et délié, qui a laissé plusieurs ouvrages sur des questions juridiques.

KEYSERLING (Thierry, baron DE), général et littérateur allemand, né à Octen (Courlande) en 1698, mort à Berlin en 1745. Il fit les études les plus brillantes, qu'il compléta, à vingt ans, par des voyages en Prusse, en Hollande, en France, où il resta deux ans, puis se rendit à Berlin, entra au service de la Prusse comme lieutenant, et fut, peu après, attaché au service du prince royal, depuis Frédéric II, qui conçut pour lui une vive amitié. Lors de la fameuse affaire de Katt, Keyserling fut séparé de ce prince et envoyé à son régiment; mais, dès que Frédéric II eut pris possession du trône, il rappela auprès de lui son ami, le nomma colonel, adjudant général et lui donna une pension considérable. Confident intime du roi, qui le désignait dans sa correspondance sous le nom de Césarion, Keyserling éprouvait pour son maître, dit Maupertuis, une véritable passion; il voulait que tout le monde le vît, le connût et l'aimât. C'était un écrivain distingué, un poëte de talent, ainsi que le prouvent des pièces de sa composition, des traductions en vers d'odes d'Horace et de la *Boucle de cheveux*, de Pope. Il avait été nommé membre de l'Académie de Berlin en 1743.

KEYSLER (Jean-Georges), historien et voyageur allemand, né à Thurnau, près de Bamberg, en 1683, mort en 1743. En faisant des éducations particulières, il visita l'Allemagne, la Hollande, la France, l'Angleterre, et fut reçu membre de la Société royale de Londres, à laquelle il avait communiqué un intéressant mémoire. De retour en Allemagne, il devint précepteur des petits-fils du comte de Bernstorf, qu'il accompagna à l'université de Tubingue (1727), et, de là, en Suisse, en Italie, en Hongrie, en Bohême, en Allemagne, en France, dans les Pays-Bas et enfin en Danemark. Par la suite, le comte de Bernstorf le chargea d'administrer ses biens, et, à partir de ce moment, il s'occupa de rédiger des ouvrages sur les notes qu'il avait recueillies pendant ses voyages. Ses principaux écrits sont : *Antiquitates selectæ septentrionales et celticæ* (Hanovre, 1720, in-8°); *De cultu Solis, Freji et Othini* (Halle, 1728); *Nouveaux voyages en Allemagne, en Bohême, en Hongrie, en Suisse, en Italie, en Lorraine* (Hanovre, 1740-1741, 2 vol. in-4°). Les appréciations de Keysler sont remarquables par leur exactitude en ce qui concerne la politique et les gouvernements; mais elles sont peu sûres et souvent fausses lorsqu'il traite d'œuvres d'art.

KEYWEST-CITY, ville et port des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Floride, sur une petite île de même nom, au S.-O. du cap Sable, par 24° 30′ de lat. N., et 83° 2′ de long. O.; 3,000 hab. C'est un des centres les plus importants de l'Etat comme situation militaire; il commande, en effet, le passage de la mer de Floride au golfe du Mexique. L'île peut avoir 5 kilom. de longueur sur 1 kilom. de largeur; elle s'élève à 7 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le sol, formé par l'agglomération de substances marines calcaires, est peu fertile. La ville est assez bien bâtie; ses rues, larges et propres, se coupent à angle droit. On y remarque plusieurs églises, un bel et vaste hôpital. Le port, sûr, spacieux et facilement accessible, donne à la sonde une profondeur de 7 mètres; l'entrée en est défendue par le fort Taylor, poste militaire de la confédération des Etats-Unis. Service régulier hebdomadaire de bateaux à vapeur pour la Havane et Charleston.

KEZA (Simon DE), historien hongrois qui vivait au XIVe siècle. Tout ce qu'on sait de sa vie, c'est qu'il était prêtre. Il a écrit en latin une *Chronique de la Hongrie*, qui a été publiée à Bude en 1782 (in-8°), et qui s'étend depuis les origines de ce peuple jusqu'en 1357.

KEZANLIK, ville de la Turquie d'Europe, dans la Roumélie, pachalik et à 150 kilom. N.-O. d'Andrinople, au pied des Balkans, près des sources de la Tondja; 15,000 hab. Cette ville, située dans une vallée agréable et fertile, est assez bien bâtie; ses rues sont traversées par plusieurs ruisseaux, dont quelques-uns sont très-rapides. C'est, dit-on, le lieu de la Turquie d'Europe où l'on fabrique la meilleure essence de roses; on en fait des envois très-considérables à Constantinople et à l'étranger. Dans les environs de la ville, les rosiers sont cultivés en telle abondance, que le voyageur qui arrive en été à Kezanlik est souvent incommodé par les émanations odorantes de ces arbustes.

KHA s. m. (ka). Gramm. Septième lettre de l'alphabet arabe. ‖ Signe numérique de 600 chez les Arabes. ‖ Neuvième lettre de l'alphabet turc. ‖ En sanscrit, Consonne douce et aspirée, de l'ordre des gutturales.

KHAATH s. m. (ka-att). Bot. Suc extrait d'un arbre de l'Inde, et qui, en s'épaississant, devient le cachou.

KHABOUR, CHABORAS ou **ABORRAS**, rivière de la Turquie d'Asie. Elle prend sa source dans le N. du pachalik de Diarbékir, et se joint à l'Euphrate, par la rive gauche, près de Kerkisièh, après un cours d'environ 380 kilom. Ses principaux affluents sont l'Hermad et le Nahr-el-Sindjar, tous deux sur la rive gauche.

KHABOUR (*Nicephorius*), rivière de la Turquie d'Asie. Elle prend sa source dans l'eyalet de Van, au nœud des monts Nimrod et Subhan-Dagh, entre dans le pachalik de Diarbékir, puis arrose le territoire d'Amadièh, et se joint au Tigre par la rive gauche, après un cours d'environ 400 kilom. On peut lui donner le nom de Khabour du Nord, pour la distinguer de l'autre Khabour, affluent de l'Euphrate.

KHACÉKI s. f. (ka-sé-ki). Hist. or. Nom de la sultane favorite du Grand Seigneur. ‖ L'Académie écrit ASSAKI.

KHADYDJAH, première femme de Mahomet. V. KADICHAH.

KHAF s. m. (kaff). Bot. Plante aromatique, que l'on mêle parfois avec le tabac à fumer.

KHAHOON ou **KHAOON** s. m. (k-aoun). Métrol. Mesure de capacité usitée dans l'Inde, et valant environ 1,320 litres.

KHAIBAR, ville d'Arabie, dans le Nedjed, à 190 kilom. N.-E. de Médine. Elle était autrefois au pouvoir d'une colonie juive. Mahomet s'en empara après dix jours de siége; elle est aujourd'hui habitée par des Bédouins.

KHAI-FOUNG, ville de l'empire chinois (Chine propre), ch.-l. de la province de Ho-Nan, par 34° 52′ de lat. N., et 112° 12′ de long. E., sur la rive droite du Hoang-Ho; 200,000 hab. Elle est située dans une vaste

plaine bien cultivée, mais tellement au-dessous du niveau du fleuve, que, sans des digues fortes et étendues, elle serait continuellement inondée. Cette ville ayant été assiégée, en 1642, par une armée de 100,000 rebelles, le général qu'on envoya à son secours conçut le fatal projet de noyer les ennemis et fit percer les digues; mais, en faisant périr les assiégeants, il fut ainsi cause de la mort de 300,000 habitants de la ville; il s'en faut qu'elle ait recouvré la splendeur dont elle brillait avant ce funeste événement. On y voit la principale synagogue d'une colonie juive, qu'on dit être venue dans le pays 600 ans avant J.-C.

KHAÏNOUK s. m. (ka-ï-nouk). Bot. V. GHAÏNOUK.

KHAIR-BEY, pacha d'Egypte, né à Samsoun, près de la mer Noire, mort au Caire en 1522 de notre ère. Son père, le Circassien Melbaï, l'envoya à Caït-Bey, sultan d'Egypte, qui le plaça dans le corps des mameluks, où il fit un chemin rapide. Sous le successeur de ce prince, il reçut le titre d'émir, et fut envoyé comme ambassadeur à Constantinople. Par la suite, il devint successivement commandant d'un corps de 1,000 hommes, gouverneur d'Alep, vice-roi de Syrie (1505). Lorsque, en 1515, Sélim, sultan de Constantinople, résolut de faire la guerre à Kansou-el-Gouri, sultan d'Egypte, Khair-Bey, prévoyant de quel côté serait la victoire, n'hésita point à trahir son maître, engagea Sélim à entreprendre la conquête de l'Egypte, et fut, par sa trahison, la cause de la ruine de ce pays et de la fin déplorable de Kansou. En récompense de ses odieux services, le sultan de Constantinople nomma Khair-Bey pacha d'Egypte, pour gouverner en son nom (1517). Joignant à une avarice sordide une cruauté inouïe, le pacha se livra aux plus épouvantables excès. « Il fit périr, dit Sylvestre de Sacy, un grand nombre d'hommes pour les plus légères fautes ou par un pur caprice et sans aucun motif. Les personnages les plus distingués n'étaient point à l'abri de sa barbarie. Il condamnait arbitrairement les victimes de sa fureur à être étranglées, coupées en deux ou empalées; il inventa même une nouvelle manière d'exercer ce dernier supplice; elle consistait à empaler un homme d'un flanc à l'autre, et, ajoutant le sarcasme à la cruauté, il appelait cela *embrocher l'aubergine*. On évalue à 10,000 hommes le nombre de ceux qu'il fit périr tant en Egypte qu'en Syrie, et la plupart étaient innocents. »

KHAISANG, empereur de la Chine, de la dynastie des Mongols, nommé par les Chinois **Wou-Tsoung** (*l'honorable guerrier*), et, par les Tartares, **Kaichan-Kulluk-Khan**, né en 1281 de notre ère, mort en 1311. A la mort de Timour, dont il était neveu, Khaisang, qui servait dans l'armée du Nord, se rendit aussitôt à Karakoroum, où il réunit les grands et les généraux de l'empire, parvint à se faire proclamer empereur à Chang-Ton en 1307, commença par faire mettre à mort son compétiteur, Ananta, ainsi que la mère et les partisans de ce prince, et donna à la première année de son règne le nom de *tchita* (suprême grandeur), bien qu'elle n'eût été signalée par aucun grand événement. Le règne de Khaisang fut à peu près uniquement rempli par des querelles et des intrigues entre des princes, des officiers chinois et des lamas. Avant de monter sur le trône, il avait acquis une certaine réputation militaire; devenu empereur, il s'occupa de cultiver et de faire fleurir les arts, les lettres et les sciences, ordonna au collége du Han d'écrire l'histoire des Mongols, fit réunir en un code de neuf mille articles toutes les dispositions législatives de ses prédécesseurs, etc. On lui a reproché d'aimer à l'excès le vin, les femmes, et de trop favoriser les lamas.

KHALAF, roi du Séistan (Perse orientale), de la dynastie des Soffarides (ou chaudronniers). Il régna de 964 à 1003, et fut presque constamment en guerre avec les autres souverains de la Perse, Mansour, les Gaznevides du Khoraçan, les Bovides du Kerman, etc. Vaincu par Mahmoud, prince de Gazna, il fut jeté en prison et mourut six ans après (1009). Il avait fait publier une édition du Coran avec les commentaires les plus célèbres. Cette volumineuse compilation formait cent volumes. Elle fut, plus tard, transportée à Ispahan.

KHALED, célèbre général arabe, né en 582, mort à Emèse en 642 de notre ère. Un des chefs de la tribu des Coraïchites, il combattit d'abord Mahomet, le vainquit à la bataille d'Ohad, où le Prophète fut blessé et perdit une grande partie de son armée, puis se convertit, alla faire acte d'adhésion à Mahomet, alors à Médine (629), et devint un de ses plus redoutables capitaines. L'année suivante, il remporta la victoire de Mutali, qui lui valut le surnom d'**Epée de Dieu**, contribua à la prise de La Mecque, conquit, sous le successeur de Mahomet, Abou-Bekr, une partie de l'Irak (633) et de la Syrie, s'empara de Bostra, de Palmyre, de Damas, et battit complétement, près d'Adjnadin, d'Emèse et de Laodicée, les armées de l'empereur Héraclius. Lors de l'avénement d'Omar, qui n'avait pu pardonner à Khaled d'avoir reçu le commandement en chef de l'expédition de Syrie de préférence à lui, ce général fut remplacé par Abou-Obéidah. Il n'en continua pas moins à prendre, dans un grade secondaire, une part glorieuse à toutes les victoires qui amenèrent la conquête de la Syrie entière dans l'espace de six ans (632-638). Il mourut quatre ans plus tard, laissant la réputation d'un homme d'une bravoure extraordinaire et de grands talents militaires, qu'il ternit fréquemment par des actes de mauvaise foi et de cruauté.

KHALGAN, ville de l'empire chinois. V. KALGAN.

KHALIBIAN ou **KHALIBOFF** (Haroutioun-Boghossian), administrateur arménien, né en 1790. Il entra de bonne heure dans la carrière administrative, y fit preuve d'une haute capacité, d'un grand esprit d'initiative, et s'attacha notamment à apporter d'utiles améliorations dans sa ville natale, Nakhitchévan, dont, à quatre reprises différentes, il fut élu préfet. Khalibian fonda, en outre, à ses frais, à Théodosie, un collége destiné à élever gratuitement trente jeunes Arméniens pauvres, et créa, dans la même ville, une importante imprimerie, d'où sont sortis un grand nombre d'ouvrages arméniens, écrits dans un but de régénération et de progrès.

KHALIFAL, KHALIFAT, KHALIFE. V. CALIFAL, CALIFAT, CALIFE.

KHALIL, sultan d'Egypte et de Syrie, de la dynastie des mameluks Baharites, surnommé **Melik-al-Aschraf** (le *Roi illustre*), assassiné en 1293 de notre ère. Il succéda, en 1290, à son père, Kelaoun, fit, l'année suivante, le siége de Ptolémaïs, dont il s'empara malgré l'héroïque défense des templiers et des chevaliers teutoniques, ordonna de massacrer tous les chrétiens qui se trouvaient dans cette ville, retourna en Egypte, se rendit maître, par ses généraux, de toute la Syrie, dont furent expulsés les chrétiens, et fit ensuite à Hayton II, roi d'Arménie, une guerre promptement terminée. Khalil régnait depuis trois ans, lorsqu'il fut assassiné par trois de ses émirs. Il eut pour successeur son frère, Nasar-Mohammed.

KHALIL, poëte, grammairien et musicien arabe, surnommé **Basri**, **Ferahidi**, **Yahmedi**, etc., né vers 718 de notre ère, mort à Bassora vers l'an 786. Il fit faire quelques progrès à la prosodie arabe, au sujet de laquelle il présenta un système ingénieux, représenté par cinq cercles renfermant quinze sortes de vers, et écrivit divers ouvrages sur la grammaire, la musique, la prosodie, etc. On cite particulièrement de lui une sorte de dictionnaire, intitulé *Kitab Alain*, et quelques poésies fort prisées des Orientaux. Parmi les maximes qu'il a laissées, quelques-unes sont pleines de sens : « Quand tu ne peux pas réussir à une chose, disait-il, laisse-la pour t'appliquer à ce qui est proportionné à tes forces. » — « On ne s'aperçoit des erreurs d'un maître qu'après avoir étudié sous un autre. »

KHALIL (Dhahery-ben-Schahin), administrateur et écrivain arabe, né à Jérusalem, dont son père était gouverneur, en 1410 de notre ère, mort à une époque incertaine. Après avoir servi pendant quelque temps dans le corps des mameluks, il remplit diverses fonctions à Alexandrie, dont il devint gouverneur en 1433, fut successivement intendant de l'hôtel des monnaies du Caire (1436), vizir, gouverneur de Carec, de Safad, de Malatia, commandant d'un régiment de 1,000 hommes à Damas, et *atabek* à Alep. Etant tombé en disgrâce, Khalil fut relégué à Jérusalem, où il vécut dans une situation fort précaire, puis retourna au Caire. Outre un recueil de vers en quatre volumes et quelques ouvrages de jurisprudence, on a de lui, sous le titre de : la *Crème de l'exposition détaillée des provinces, contenant le tableau des chemins et des routes*, un ouvrage géographique et historique sur l'Egypte, dont Volney a donné une longue analyse dans son *Voyage en Egypte et en Syrie*, et dont Sylvestre de Sacy a publié un fragment avec traduction dans sa *Chrestomathie arabe* (Paris, 1806). On y trouve de curieux détails sur les antiquités, la géographie, l'administration, l'armée et la cour des sultans d'Egypte.

KHALIL-BEG, roi de Perse, de la dynastie des Turcomans du Mouton blanc, mort en 1478 de notre ère. Il succéda à son père, Uzun-Assan, se rendit odieux par ses vices et par ses cruautés, comprima la révolte de son cousin Mourad-Beg, qu'il fit mettre à mort avec ses partisans, marcha ensuite contre deux de ses frères, qui venaient également de se révolter, et périt dans un combat après six mois et demi de règne.

KHALIL-PACHA, grand vizir ottoman, mort en 1453. Il remplit les fonctions de grand vizir sous Amurat II, qu'il engagea, après son abdication, à remonter sur le trône, vers 1442, fut maintenu dans sa dignité après l'avénement du fameux Mahomet II, contribua à la prise de Constantinople en 1453; mais, accusé par les Grecs eux-mêmes de s'être laissé corrompre à prix d'argent et d'avoir trahi le sultan, il fut arrêté et condamné à la peine capitale.

KHALIL-ULLAH-KHAN, général mogol qui vivait au XVIIe siècle. Il devint grand maître de la cavalerie sous Schah-Jehan, se prononça, après la mort de ce prince, en faveur de Dara, son fils aîné, contre ses deux autres fils, Aureng-Zeyb et Morad-Bakh; mais, ayant eu à se plaindre de Dara, il resta dans l'inaction avec son corps d'armée à la bataille de Samonguer, et, pour hâter la défaite de ce prince, il l'engagea à descendre de son éléphant et à monter à cheval pour poursuivre l'ennemi. A peine Dara eut-il suivi ce perfide conseil que ses troupes, ne l'apercevant plus sur son éléphant, le crurent mort et se débandèrent (1657). C'est ainsi que, grâce à la trahison de Khalil, Aureng-Zeyb remporta la victoire qui le rendit maître de l'empire.

KHALKA, rivière de la Russie d'Europe, gouvernement d'Iékaterinoslav. Elle se jette dans le Dniéper, près de son embouchure. Sur les bords de cette rivière, les Mongols remportèrent une éclatante victoire sur les Russes en 1223.

KHALKAS, peuple mongol qui habite la partie septentrionale de l'empire chinois, entre le territoire russe du Trans-Baïkal au N., les monts Altaï à l'O., le grand désert de Gobi au S. et les monts Khingkhan à l'E., par 42° et 53° de lat. N., et 85° et 116° de long. E. Le vaste territoire occupé par les Khalkas mesure 2,200 kilom. de l'E. à l'O., et 800 du N. au S. Indépendamment des montagnes qui limitent ce pays à l'E. et à l'O., nous mentionnerons les monts Sayansk, qui le séparent au N. de la Sibérie, et les monts Karakorum, qui sillonnent sa partie centrale. Partout ailleurs, il offre de vastes steppes, plusieurs vallées fertiles, et, dans le S., une partie du désert de Gobi, qui ne renferme que quelques oasis où l'on mène paître des troupeaux pendant l'été. Le pays des Khalkas est arrosé au N. par l'Orkhone et la Seleuga, à l'E. par le Herlon, au N.-O. par l'Iénisséi, et à l'O. par le Djabkan, tributaire du lac Ike-aval-noor. Indépendamment de ce lac, le pays en renferme plusieurs autres, dont les plus considérables sont le Kossogal au N. et le Bouïr-Noor à l'E. Le sol de cette vaste contrée est fertile dans les vallées et dans quelques plaines; on y remarque de vastes pâturages, où sont élevés de nombreux troupeaux. Les hauteurs sont couvertes de forêts de pins, de mélèzes, de bouleaux, de trembles et de peupliers blancs. Sur le bord des rivières s'étendent de belles prairies où paissent des troupeaux de chevaux et d'hémiones. Le climat du pays des Khalkas est tempéré.

Les nombreuses guerres qu'ils eurent à soutenir au XVIIe siècle forcèrent les Khalkas à implorer le secours des Chinois, auxquels ils offrirent de se soumettre. Ces derniers prirent leur défense, vainquirent les Kalmouks et retinrent les Khalkas sous leur domination, en accordant à leurs chefs divers titres honorifiques. Les Khalkas habitent sous des tentes de feutre, qu'ils transportent, à la manière des nomades, d'un lieu à un autre, selon la saison ou les besoins de leurs troupeaux. Leur religion est la religion lamaïque. Patrie de Gengis-Khan.

KHALVÉTITE s. m. (kal-vé-ti-te). Hist. relig. Membre d'un ordre monastique arabe, fondé en 1397 par Omar Khalwety.

KHAMÉPHIS (*gardien de l'Egypte*), nom de trois dieux égyptiens qui, d'après quelques mythologues, sortent des ténèbres irrévélées; ce sont Knef, Phtha et Phré.

KHAMIES, montagnes de l'Afrique méridionale, dans la colonie du Cap de Bonne-Espérance, district de Tulbagh; elles se rattachent au S.-E. aux monts Roggeveld, et au N. aux montagnes de Cuivre. La Groene et la Koussie y prennent leur source.

KHAMSIN s. m. (kamm-sinn). Vent brûlant du désert, qui souffle en Egypte.

KHAN s. m. V. KAN.

KHANAKAH s. m. (ka-na-kâ). Fête musulmane.

KHANAT s. m. V. KANAT.

KHANDEISCH, ancienne province de l'Indoustan anglais. V. KANDEISCH.

KHANDORAN, général mogol, mort en 1739. L'empereur de l'Indoustan, Mohammed-Schah, qu'il avait débarrassé par un assassinat de Séid-Assan-Khan en 1720, le nomma trésorier général et émir al-omrah, et lui abandonna la direction des affaires, ainsi qu'au grand vizir Kamroddin. Par leur mauvaise administration, ces deux personnages excitèrent un grand mécontentement dans l'empire, et, par leur lenteur à se mettre à la tête d'une armée, ils laissèrent les Mahrattes s'avancer jusqu'aux portes de Dehli, après avoir ravagé la province de Malva et pillé le Guzarate. Ils se décidèrent enfin à combattre les envahisseurs, sur lesquels ils remportèrent une grande victoire; mais ils ne surent pas profiter de la mauvaise situation de l'ennemi et s'empressèrent d'accepter la paix (1737). Quelque temps après, les gouverneurs du Decan et d'Audisch levèrent l'étendard de la révolte contre Mohammed-Schah, qui avait refusé de renvoyer Khandoran, et appelèrent dans l'Inde le roi de Perse, Nadir-Schah. Ce prince s'empressa d'accourir avec une armée et remporta, en 1739, sur les Mogols, une grande victoire. L'empereur de l'Indoustan perdit son trône par cette bataille, dans laquelle Khandoran avait trouvé la mort.

KHANG-HI, empereur de la Chine. V. KANG-HI.

KHANI s. m. (ka-ni — rad. *khan*). Auberge grecque : *Je dirai un mot des* KHANIS, *parce que tout le monde est exposé à y dormir. Les* KHANIS *sont des auberges du dernier ordre, et cependant les meilleures que l'on rencontre hors d'Athènes. Le nom est turc, la chose est de tous les pays. Je crois que les Turcs disent un* KHAN. *Les Grecs ont ajouté un* i *par patriotisme.* KHANI *se traduit généralement par auberge; mais rien n'est plus faux que cette interprétation. Qui dit traître comme un traducteur ne dit pas mal.* (E. About.)

KHAOON s. m. (ka-oun). Métrol. V. KHAHOON.

KHARA, dans la mythologie indienne, frère de Râvana, vaincu et tué par Râma dans le bois de Djanasthâna, avec quatorze mille quatorze Râkchasas qu'il avait rassemblés pour venger sa sœur Soûrpanakhâ. En voyant approcher la massue que Khara balançait sur sa tête, Râma éprouva un sentiment de crainte, pensant que l'arme de son ennemi était d'une origine céleste et ne pouvait être combattue par des armes ordinaires. Il paraît qu'en cette circonstance il recula de trois pas. Khara est aussi le nom d'un mauvais génie indien qui fut vaincu par le dieu Crichna.

KHARAN, ville forte du Beloutchistan, ch.-l. de la prov. de Saraouan et du district de son nom, à 132 kilom. S.-O. de Kélat. Grande et bien fortifiée.

KHARATCH ou **CARATCH** s. m. (ka-ratch). Tribut payé aux successeurs de Mahomet par les personnes et par les Etats étrangers à l'islamisme. ‖ On dit aussi KHARADJ et DJIZIÉ.

KHAREK, île du golfe Persique. V. KARAK.

KHARGÈH (EL-), ville et oasis d'Egypte. V. KARGÈH.

KHARIDJITE s. m. (ka-ri-dji-te — mot ar. qui signifie proprement *étranger*). Hist. or. Membre d'une secte musulmane fondée en 659 par Abd-Ullah-ibn-Wehebb : *Ali fut assassiné en 661 par un* KHARIDJITE.

KHARISM ou **KHOWARESM**, dénomination donnée à la partie du Turkestan occidental, comprise entre le lac Aral au N., la mer Caspienne à l'O., la Perse au S., et comprise dans le territoire du khanat de Khiva à l'O. A l'exception de quelques districts arrosés par des canaux dérivés du Djihoun, et où l'on cultive les céréales, le coton, le mûrier et quelques plantes oléagineuses, le Kharism n'offre rien que des déserts aux aspects variés : tantôt, ce sont des steppes herbacés, où les Turcomans font paître leurs troupeaux; tantôt, sur d'autres points, se dressent des montagnes escarpées et arides. Enfin, vers le S., s'étendent de vastes plaines sablonneuses, qu'on appelle le *désert de Kharism*. De 994 à 1231, le Kharism forma un Etat indépendant, qui fut renversé par Gengis-Khan. Il est aujourd'hui possédé en grande partie par le kan de Khiva.

KHARISM (lac de), dénomination donnée quelquefois à la mer d'Aral.

KHARIZI ou **ALKHARISI** (Jehoudah-ben-Schelomoh), savant rabbin espagnol, qui vivait à la fin du XIIe ou au commencement du XIIIe siècle. Il voyagea en Palestine, en Perse, en Grèce, en Moscovie, en Allemagne, en France, et habita quelque temps Marseille, où il traduisit d'arabe en hébreu le *Moré Névochim*, de Moïse Maïmonide. Kharizi a beaucoup écrit. On a de lui de nombreuses traductions d'arabe en hébreu de traités d'Aristote, de Galien, de Moïse Maïmonide, quelques poésies, un ouvrage intitulé *Refouot Gheviah*, sur la manière de conserver la santé, et le *Tachkémoni*, son ouvrage capital, composé à l'imitation des *Séances* de Hariri. Ce livre, publié à Constantinople en 1540 et en 1578, à Amsterdam en 1729, se compose de cinquante chapitres ou séances, et traite des sujets les plus divers. « L'auteur, dit Sylvestre de Sacy, s'est proposé de rivaliser avec Hariri (dont il avait traduit les *Mekamat* sous le titre de *Mechabberot Ithiel*) et de montrer que la langue hébraïque n'était ni moins riche, ni moins propre à traiter toute sorte de sujets que la langue arabe. On peut dire effectivement qu'il égale souvent son modèle par la multiplicité, la variété et la hardiesse des figures et par toute la pompe du style oriental; mais il faut convenir aussi qu'il n'a pas moins imité les défauts que les grâces du style recherché des écrivains arabes... Tantôt on admire dans sa composition un style très-fleuri, mais facile, naturel, et parfois vraiment sublime; tantôt, quoiqu'il soit tolérable jusqu'à un certain point dans l'original, à cause du rhythme, de la cadence et des jeux de mots ingénieux qui surprennent le lecteur et lui arrachent, comme malgré lui, une admiration irréfléchie, il paraît, dès qu'on essaye de le traduire, non-seulement boursouflé et gigantesque, mais même ridicule et hors de toute mesure. »

KHARKOW, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de même nom, au confluent de la Kharkowa et du Lipan, à 1,405 kilom. S.-E. de Saint-Pétersbourg, à 710 kilom. S.-O. de Moscou; par 49° 59′ de lat. N., et 33° 56′ de long. E.; 52,000 hab. Université fondée en 1803; séminaire, gymnase; siége d'un évêché, d'une cour criminelle et d'une cour d'appel. Comme celle de toutes les villes de la Russie méridionale,

l'industrie de Kharkow est peu développée; mais il s'y tient des foires très-importantes, surtout pour les bestiaux et pour les laines.

L'emplacement occupé par cette ville était désert il y a deux cents ans. Un Cosaque nommé Kharkow y construisit une maison, et bientôt il s'y forma un village, qui, en 1780, fut érigé en ville et en chef-lieu de gouvernement par Catherine II. C'est aujourd'hui une des villes les plus importantes de la Russie méridionale, et elle semble appelée par sa situation à occuper, vis-à-vis d'Odessa, la position où Moscou se trouve à l'égard de Saint-Pétersbourg. La partie de la ville bâtie par Catherine II a des rues droites, larges, dont les maisons, à façades ornées de pignons, n'ont qu'un seul étage. C'est là qu'habitent les artisans, les voituriers, les marchands de grains et de denrées; mais les rues de ce quartier ne sont pas pavées, et la terre grasse dont le sol est composé forme, pendant les chaleurs, une poussière épaisse qui permet à peine de distinguer les objets à quelques pas, et elle se transforme, après les pluies, en une pâte profonde et gluante qui exige, pour les voitures les plus légères, un attelage de six ou huit chevaux. Un pareil état de choses provient de l'absence totale de pierres et de la rareté du bois dans les environs de la ville. Plus loin se trouve la ville nouvelle, à physionomie européenne, percée de rues bien alignées et en partie pavées; on y voit de grandes places et une foule de maisons qu'on pourrait appeler des palais; mais il y a peu de mouvement et il y règne un silence et une tristesse étranges.

KHARKOW (gouvernement de), division administrative de la Russie d'Europe, comprise entre les gouvernements de Koursk au N., de Poltava à l'O., d'Iékaterinoslav au S., et de Voronèje à l'E. Ce gouvernement mesure 380 kilom. du N.-O. au S.-E., et 110 du N. au S. Superficie, 30,600 kilom. carrés; 1,400,000 hab. Ch.-l. Kharkow; il compte 16 villes et 2,009 villages; les villes ne renferment pas le douzième de la population, qui est essentiellement agricole. Le sol est plat, peu boisé et arrosé par plusieurs cours d'eau, dont les plus importants sont le Psel, l'Udy et le Siewernoj-Donetz; il y a aussi, dans la partie méridionale, quelques lacs peu considérables. Le sol est extrêmement fertile et la végétation prodigieusement riche. L'agriculture est la grande industrie des habitants, et la province exporte du blé à Koursk et à Taganrok; mais elle manque de voies de communication, et, se trouvant enclavée au milieu d'autres contrées très-fertiles, elle se débarrasse difficilement de ses produits dans les années d'abondance. Aussi la distillation du blé pour les eaux-de-vie a-t-elle pris une grande extension dans le gouvernement de Kharkow. On n'y comptait pas moins de 310 distilleries en 1858. Le chanvre et le lin y sont admirablement cultivés. On n'y fume pas les terres, parce que l'expérience a appris aux habitants que l'engrais faisait venir beaucoup de paille, mais du blé faible et maigre. On se borne donc aux jachères, et cinq années de repos assurent quinze années de récolte excellente. Il résulte de là que, le fumier étant inutile, on le jette dans les ruisseaux, qui le charrient dans le Donetz, dont le fond est encombré au point qu'il a cessé d'être navigable. Le jardinage est peu développé dans la province, et l'on n'y cultive pas la pomme de terre, parce que l'opinion générale attribue à ce tubercule le triste privilége d'engendrer le choléra. La surabondance du blé rend d'ailleurs ce préjugé moins regrettable que dans toute autre contrée. La culture du tabac augmente de jour en jour, et l'éducation des vers à soie est en progrès. L'élève du bétail est très-considérable, et, dans les haras des riches propriétaires, on élève des chevaux indigènes, des chevaux arabes et anglais et les trotteurs d'Orlow. Les moutons mérinos y ont été introduits vers 1815, et leur nombre s'élève aujourd'hui à environ 65,000. L'industrie manufacturière y est représentée par les distilleries, quelques fabriques de savon, des tanneries, des filatures de laine et quelques fonderies de cuivre.

KHARO-KHOTO, ville de l'empire chinois, dans la Mongolie, à 240 kilom. N.-O. de Pékin, au N. de la grande muraille. Cette ville se trouve sur la route d'Ourgen à Pékin, formant la dernière station qu'on rencontre en allant de Mongolie en Chine.

KHAROUBA s. f. (ca-rou-ba — mot kabyle). Association de familles kabyles: *La* KHAROUBA *est la réunion de maisons d'une même famille: elle comprend tous les individus rapprochés entre eux par des liens de parenté ou d'alliance, et se trouve représentée dans les assemblées par son dahman.* (Monit. algérien.)

KHARROUBAH s. m. (kar-rou-bâ). Métrol. Mesure de capacité en usage chez les Egyptiens, et qui équivaut à 0lit,11945.

KHASIAS, peuple du Bengale oriental, de race indo-chinoise, jusqu'à présent peu connu et sur lequel des renseignements tout récents ont jeté un jour nouveau. Nous empruntons les détails suivants au *Bengal Asiatic Journal*, à un ouvrage de M. Lubbock et au discours d'ouverture de l'Association britannique pour l'avancement des sciences historiques, prononcé par son président, M. Hooker.

On a peine à croire, mais il est parfaitement établi aujourd'hui, qu'il existe, à 400 kilom. de la capitale des Indes, une tribu à demi sauvage, construisant habituellement des dolmens, des menhirs, des cystes, des cromlecks presque aussi gigantesques dans leurs proportions que les monuments druidiques de l'Europe occidentale. Ce peuple nourrit des vaches, mais sans traire leur lait; il mesure les distances par les bouchées de *pawa* mâchées en route. Les liens du mariage y sont si relâchés, que le fils communément oublie son père pendant que la sœur hérite de la propriété et du rang. Les hauteurs ondulées de la contrée, quelques-unes de 1,500 à 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, sont parsemées de groupes de colonnes quadrangulaires, en pierre non polie, et de tables en pierre supportées par trois ou quatre piliers grossiers. Dans une enceinte, creusée au sein du sol sableux, MM. Hooker et Thomson ont trouvé un cercle presque complet de menhirs de 10 mètres de hauteur sur 2 mètres de largeur et 1 mètre d'épaisseur; en avant de chaque menhir se trouvait un dolmen ou cromleck formé par des pierres gigantesques dans la même proportion. La plus grande des tables mesurées avait 20 mètres de hauteur, 5 mètres de largeur et 0m,60 d'épaisseur. Plusieurs de ces monuments avaient été érigés tout récemment. La méthode employée pour découper les blocs consiste à y creuser des rainures, à les entourer de feu, et, lorsqu'ils sont très-chauds, à y verser de l'eau froide qui détermine la rupture de la roche le long de la rainure; les leviers et les cordes sont les seuls engins mécaniques servant à transporter et à dresser les blocs. Les motifs de leur érection sont variables: une sépulture, l'indication du lieu où certains événements publics se sont passés, etc., etc. C'est un fait curieux que le nom de *mau*, servant à désigner une pierre en dialecte khasian, se rencontre aussi souvent dans les noms de leurs villages et des lieux que le mot *maen* et *meu* dans les villages et lieux de la Bretagne, des pays de Galles et de Cornwall, etc. A la date de la visite du colonel Yule comme de celle des derniers voyageurs, les rapports avec ces peuplades étaient très-limités et parfois très-peu amicaux; les voyageurs anglais ignoraient leur langue, et les Khasias sont d'ailleurs assez peu communicatifs. Dernièrement, cependant, le pays est devenu plus ouvert et l'établissement, au milieu d'eux, d'un cantonnement anglais donne plus d'importance encore à la recherche de leur origine, de leur langue, de leurs croyances, de leurs coutumes, etc. Cette enquête jettera une grande lumière sur une branche importante et obscure de l'archéologie préhistorique, les monuments mégalithiques de l'Europe occidentale.

Le colonel Yule avait décrit les mœurs de ce singulier peuple en 1844; mais sa relation, publiée dans l'*Asiatical Journal*, était restée inaperçue. M. Hooker, qui a résidé lui-même quelques mois au milieu des Khasias, a pu vérifier toutes les assertions du colonel Yule.

KHASPOUR, ville de l'Inde Transgangétique. V. KHOSPOUR.

KHASSEBEGUY s. m. (ka-se-bé-guï). Métrol. Nom d'une ancienne monnaie de cuivre du royaume de Perse, qui valait le dixième du schahi, c'est-à-dire cinq dinars.

KHASSOU ou **KASSOU**, Etat de la Sénégambie, dans l'Afrique occidentale, entre le Jafnou au N. et le Fouladou au S.; ch.-l. Kouniakari; 150,000 hab., émigrés du Bakhounou et parlant le malinké. D'abord bergers des Malinkés, qui étaient maîtres du pays, ils devinrent peu à peu assez forts pour les supplanter. Il y a une vingtaine d'années, le Khassou n'avait qu'un chef, Aoua-Demba; mais cet Etat fut désorganisé par le Kaarta, son trop puissant voisin, dès qu'il n'eut plus un homme remarquable pour le gouverner. Aujourd'hui, sous les fils d'Aoua-Demba, il est divisé en provinces indépendantes les unes des autres, savoir: sur la rive gauche du Sénégal, Médine, le Logo, le Natiaga; sur la rive droite, Khoulou, le Koutiéga, comprenant le Diombokho, le Maguï, le Fausané, le Tomara, le Sanga-Kénié, le Sanga, le Dinguira, le Makha-Dengué. En 1855, au moment même où Al-Hadji, maître du haut pays, venait de s'emparer du Khassou et d'y mettre garnison, pour pénétrer ensuite dans le Kaarta, les Français s'établirent de vive force à Médine. Pendant deux ans que dura la conquête du Kaarta par Al-Hadji, le Khassou fut tranquille; mais cette conquête achevée, Al-Hadji revint dans le Khassou. Les habitants de la rive droite se soumirent à lui, tandis que ceux de la rive gauche s'enfuirent dans le Bambouk; Al-Hadji vint alors se heurter contre notre fort de Médine, sous la protection duquel les populations des villages voisins s'étaient réfugiées; il l'assiégea pendant trois mois avec acharnement; la défense, confiée à M. Paul Helle, fut héroïque, et les assiégeants virent tuer plus de mille de leurs meilleurs guerriers. Ils furent honteusement chassés, le 18 juillet 1857, par une poignée d'hommes amenés par le colonel Faidherbe, gouverneur du Sénégal. Ce revers a ruiné la cause d'Al-Hadji.

Le Khassou est un beau pays, aussi fertile et plus pittoresque que le Bondou. Il produit des arachides de qualité supérieure et du riz aussi beau que celui de l'Inde. On y trouve des mines d'or, d'argent et de cuivre exploitées par les Foulahs. Les hommes procèdent à l'extraction des matières, et les femmes font les opérations subséquentes, telles que le lavage des matières aurifères.

KHASSOWO s. m. (ka-so-vo). Linguist. Langue samoyède.

KHATANGA, rivière de la Russie d'Asie, dans la Sibérie, gouvernement d'Iénisseisk. Elle sort d'un petit lac situé au S. de Piacino, coule au N., puis au N.-E., et se jette dans l'océan Glacial arctique par un large estuaire, nommé golfe de Khatanga, après un cours de 1,000 kilom. Ses principaux affluents sont la Khéta, à gauche, et la Moniaga à droite.

KHATCHADOUR, poëte arménien, né à Getchard vers 1170. Il jouit d'une assez grande réputation parmi ses compatriotes pour ses compositions poétiques, entre lesquelles on cite des poëmes *Sur les apôtres; Sur l'assomption de la Vierge; Sur la vie de saint Grégoire l'illuminateur.*

KHATCHADOUR, prélat et poëte arménien, né à Césarée (Cappadoce) vers la fin du XVIe siècle. Il eut pour maître le poëte Osgan, devint évêque de Dchougha, fut envoyé en mission à Constantinople par le patriarche Moïse III en 1630, puis se rendit en Pologne pour terminer les différends qui existaient entre les Arméniens de Léopold et leur archevêque. Khatchadour a composé sur la morale et la religion quelques ouvrages en vers qui attestent des talents poétiques réels et dont quelques-uns se trouvent manuscrits à la Bibliothèque nationale de Paris.

KHATCHID ou **KHATCHIG Ier**, patriarche d'Arménie, mort à Arkina en 992. Il était évêque d'Arascharouni lorsqu'il succéda, en 972, sur le siége patriarcal, à Etienne III. Il fonda plusieurs monastères, se signala par son amour pour les lettres et pour les arts, embellit Arkina de plusieurs monuments magnifiques et y créa une importante bibliothèque.

KHATCHID II, patriarche d'Arménie, né à Thavplour (Cappadoce) en 1064. Il était évêque depuis 1045 lorsque son oncle, le patriarche Pierre Ier, ayant reçu du gouverneur de l'Arménie l'ordre de quitter Ani, sa résidence, et de se rendre à Arzeu, en Carie, lui confia l'administration de son siége pendant son absence. Peu de temps après, l'empereur de Constantinople, qui persécutait les chefs de l'Eglise arménienne pour les contraindre à s'unir à la communion grecque, faisait emprisonner le patriarche Pierre dans un fort près de Trébizonde et ordonnait en même temps d'enfermer Khatchid dans la forteresse Noire, également située près de cette ville. Toutefois, craignant d'exaspérer jusqu'à la révolte les Arméniens, l'empereur fit venir, l'année suivante, Pierre à Constantinople, l'y accueillit avec de grands honneurs et envoya Khatchid à Ani, pour gouverner l'Eglise pendant son absence. Pierre étant mort à Sébaste, dans la Cappadoce, en 1058, Khatchid fut élu pour lui succéder. Deux ans s'étaient à peine écoulés que l'empereur Constantin Ducas appelait le patriarche à Constantinople, pour le contraindre à lui livrer les richesses dont il croyait qu'il avait hérité de son oncle et pour l'amener à lui payer un tribut annuel. Khatchid refusa, fut retenu pendant trois ans en captivité, obtint sa liberté grâce à l'intervention du prince de Sébaste, mais ne put retourner à Ani, et mourut de chagrin à Thavplour, dans la Cappadoce.

KHAYA s. m. (ka-ia — de *Khay*, nom pr.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des cédrélacées, tribu des swiéténiées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans la Sénégambie.

KHAZARES, peuple scythique de l'Europe orientale, dont l'origine a été l'objet de vives controverses. On suppose que ce peuple était de souche tchoude ou scythique. Les Khazares habitaient depuis une haute antiquité une contrée située au N. de la mer Caspienne; ils sont désignés sous le nom de Turcs orientaux par les écrivains byzantins. Devenus forts et puissants, les Khazares firent, au VIe siècle, de nombreuses incursions dans les pays voisins, notamment en Perse. Pour mettre un terme à ces dévastations, Kobad, roi de Perse, ferma les défilés du Daghestan par la célèbre muraille dont on voit encore les restes près de Derbent. Profitant du moment où, sous les successeurs de Kobad, la Perse était attaquée de différents côtés par les Turcs et l'empereur d'Orient, les Khazares pénétrèrent dans le territoire persan et y mirent tout à feu et à sang. A la chute de la dynastie des Sassanides, les Khazares se rendirent maîtres d'une partie de l'Arménie. Les Arabes, sous les ordres d'Ibrahim-ibn-Goïats, remportèrent sur eux une éclatante victoire. Cependant une fraction du peuple khazare avait soumis une partie de la Crimée. Daros ou Doros devint la résidence de leurs chefs. L'un d'eux épousa la fille de Justinien II, et une de leurs princesses fut mariée à Constantin Copronyme. Cette princesse se fit chrétienne, et prit, au baptême, le nom d'Irène. Pendant ce temps, le khagan des Khazares choisit pour capitale Balanjar ou Atel, ville située sur le Volga. Ce peuple embrassa le christianisme en 858. Sa puissance ne commença à décliner qu'à l'époque de la fondation de l'empire de Russie. En 948, Sviatoslav, grand-duc de Russie, leur enleva la forteresse de Sarkel. Dans les premières années du XIe siècle, ils perdirent la Crimée, appelée alors la Khazarie, et, dès lors, leur nom disparaît complétement de l'histoire.

KHAZARES (mer des), nom donné quelquefois à la mer Caspienne.

KHAZARIE, dénomination par laquelle on désigne tantôt tout l'empire des Khazares, tantôt la Crimée seulement.

KHAZINÉ s. m. (ka-zi-né — mot arabe qui signif. *trésor*). Dépôt des objets précieux accumulés depuis l'origine de la monarchie musulmane, et appartenant au Grand Seigneur.

KHAZNEH s. m. (ka-snê). Métrol. Monnaie de compte égyptienne, qui vaut 129,630 francs.

KHÉDIVE s. m. (ké-di-ve — mot persan qui signif. *seigneur*). Titre donné au vice-roi d'Egypte.

— Encycl. *Khédive* est un titre honorifique, d'origine persane, qui est devenu, depuis quelques années, le titre particulier du pacha ou vice-roi d'Egypte. Comme, étymologiquement, il signifie *Archi-Dieu*, on pourrait croire qu'il a été trouvé par quelque Gagne oriental; mais, dans la langue usuelle, il n'a guère plus de valeur que celui de prince ou d'excellence. En Perse, il signifie *maître, seigneur*, et il a été adopté, à différentes époques, par des gouverneurs de province indépendants du schah. Les empereurs turcs de Constantinople le donnèrent quelquefois aux pachas gouverneurs des provinces de l'est, afin d'opposer un *khédive* turc à un *khédive* persan. Ismaïl-Pacha a fait revivre ce titre, tombé en désuétude, afin de marquer sa souveraineté. L'idée d'indépendance s'y rattache, en effet, étroitement dans l'histoire turque ou persane. Les *khédives* ne reconnaissaient à l'empereur ou au schah qu'une suprématie religieuse, et traitaient avec eux de souverain à souverain.

KHELAT s. m. (ké-la). Don que le sultan et les souverains de l'Inde font, en témoignage d'honneur, aux personnages qui leur sont présentés.

KHELL (Joseph), jésuite et numismate allemand, né à Lintz (haute Autriche) en 1714, mort à Vienne en 1772. Il se livra successivement à l'enseignement de l'histoire, de la philosophie, de l'hébreu, de l'exégèse dans divers colléges de son ordre, devint ensuite conservateur de la bibliothèque Garelli, et occupa, à partir de 1758, une chaire d'histoire et d'antiquités au Theresianum de Vienne. Khell a laissé un assez grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons: *Physica ex recentiorum observationibus* (Vienne, 1756-1757, 2 vol. in-4°); *Ecloge observationum in Novum Testamentum*, ouvrage très-estimé (Vienne, 1756-1757, 2 vol. in-8°); *Adpendicula altera ad numismata græca populorum et urbium a Jacobo Gesnero repræsentata* (Vienne, 1764, in-4°); *Ad numismata imperatorum romanorum aurea et argentea a Vaillantio edita supplementum* (Vienne, 1767, in-4°), etc.

KHERASKOF (Michel), poëte russe. V. CHERASKOW.

KHERSON (gouvernement de), division administrative de la Russie d'Europe, entre le gouvernement de Kiev au N., la Podolie et la Bessarabie à l'O., la mer Noire au S., le gouvernement de Tauride au S.-E.; 72,846 kilom. carrés, 375 kilom. sur 200; 1,110,321 hab. Ch.-l., Kherson. Le territoire de ce gouvernement comprend une vaste plaine, interrompue à l'E. par quelques hauteurs qui dominent le cours du Dnieper, et à l'O. par une petite chaîne qui se rattache aux Karpathes. Les fleuves les plus importants du gouvernement de Kherson, après le Dnieper, sont: le Dniester, l'Ingouletz et l'Ingoul. Le sol est généralement argileux, mais très-fertile sur certains points. Dans le N. et aux environs d'Iélisavetgrad se voient quelques forêts assez considérables; partout ailleurs, ce n'est qu'un steppe continu. Les herbages atteignent, en certains endroits, une hauteur prodigieuse. La température est très-chaude en été et très-froide en hiver. Les récoltes consistent en blé, seigle, millet, orge, avoine, sénevé, tabac, safran, chanvre, lin, vin, fruits, etc. Les plus beaux pâturages se trouvent dans les parties basses; ils nourrissent d'innombrables troupeaux de bœufs, de buffles, de moutons et de chevaux renommés pour leur agilité. La pêche est très-productive dans la mer Noire et dans les fleuves ou rivières. L'industrie, peu importante, ne consiste guère que dans la fabrication des toiles à voiles. Les principaux aliments du commerce sont les fourrures, les peaux de mouton, le tabac, les grains, le suif, le beurre, le fromage, les bœufs, les chevaux, etc. Les villes sont presque toutes de construction moderne; les villages, peu nombreux, ne se composent guère que de huttes en terre glaise. Le gouvernement de Kherson n'a été complétement soumis à la Russie qu'en 1739. Dès 1752, des Serviens s'y établirent dans une contrée qui a gardé leur nom. A leur suite vinrent des colons bulgares, valaques et polonais. Une partie de la population actuelle de la province est polonaise.

KHERSON, ville forte de la Russie d'Europe, au S.; chef-lieu du gouvernement de

son nom, sur la rive droite et près de l'embouchure du Dniéper, à 1,787 kilom. de Saint-Pétersbourg, 1,297 kilom. de Moscou, par 46° 37' lat. N., et 30° 17' long. E.; 37,400 hab. Cette ville, régulièrement bâtie, se divise en quatre quartiers: la Forteresse, l'Amirauté, le faubourg Grec et le faubourg des Marins. Dans la Forteresse se trouvent: la résidence du gouverneur civil et militaire, l'arsenal, les tribunaux, la cathédrale, les casernes, etc.; le faubourg Grec est habité surtout par la bourgeoisie. Magnifique pont. Commerce de bois de construction, fonderie de canons, hôtel des monnaies, gymnase, séminaire catholique arménien, école de navigation, etc.

Kherson a été fondée en 1778; l'impératrice Catherine II lui accorda d'importants priviléges, afin d'en faire un des points les plus intéressants de la mer Noire. Le commerce d'Odessa, qui prend de jour en jour des proportions plus considérables, a tué en grande partie le commerce de Kherson, et la prospérité de cette dernière ville a beaucoup diminué; il est fort douteux qu'elle recouvre jamais son ancienne splendeur.

KHÉTA, rivière de la Russie d'Asie, dans la Sibérie, gouvernement d'Iénisseisk, affluent de la rive gauche de la Khatenga; cours de 450 kilom.

KHEVENHÜLLER (François-Christophe), homme d'Etat et historien allemand, né en 1588, mort en 1650. Il appartenait à une ancienne famille originaire de Franconie. Pendant quelque temps, il commanda une galère, puis devint chambellan de l'archiduc Mathias (1613), se rendit ensuite à Madrid en qualité d'ambassadeur (1617), y prit part à la conclusion de la paix entre l'Espagne et la Savoie, négocia le mariage de l'infante Marie avec Ferdinand II, roi de Hongrie, et revint à Vienne en 1625. Khevenhüller remplit ensuite de nombreuses missions diplomatiques auprès des électeurs ecclésiastiques, de la cour de France et de la cour de Madrid, où il se rendit pour la seconde fois en 1627, etc. Devenu possesseur d'une immense fortune, il prêta, dit-on, à l'empereur 6 millions de couronnes pendant la guerre de Trente ans. On a de lui un ouvrage considérable, dans lequel il raconte les événements qui se sont passés en Allemagne pendant la guerre de Trente ans et le règne de l'empereur Ferdinand II. Cet ouvrage, qui s'étend de 1578 à 1637, et qui contient des renseignements précieux, a été publié, sous le titre d'*Annales Ferdinandei*, à Ratisbonne (1640-1646, 9 vol. in-fol.) et à Leipzig (1716-1726, 12 vol. in-fol). Runde a donné de cet ouvrage un extrait méthodique, allant seulement jusqu'en 1597 (Leipzig, 1778-1781, 4 vol. in-8°).

KHEVENHÜLLER (François-Joseph, prince de), homme d'Etat autrichien, né en 1706, mort en 1776. Après avoir été successivement ambassadeur à Copenhague, à Dresde, à Hanovre, il retourna à Vienne, où il remplit plusieurs fonctions à la cour, jouit d'une haute faveur auprès de Marie-Thérèse et de François Ier, et fut créé prince de l'Empire en 1763. Il avait épousé la fille du comte de Metsch, nom que ses descendants ont joint à celui de Khevenhüller. Cet homme d'Etat a laissé manuscrits 5 volumes in-4° de *Mémoires*, fort intéressants, sur ce qui s'est passé à la cour de Vienne de 1752 à 1767. Un extrait en a été publié à Vienne en 1858.

KHIEN-LOUNG, empereur de la Chine, le quatrième de la dynastie mandchoue, né en 1709, mort en 1799. Il succéda à son père, Young-Tching, en 1735, eut à réprimer plusieurs révoltes des Tartares, fit la conquête de la presque totalité de leur pays, reçut la soumission des puissantes tribus des Tougouts, auxquelles il donna des terres (1770), et étendit sa domination sur les hordes à demi sauvages du Miao-Tsé, qui avaient conservé jusque-là leur indépendance (1775). En 1795, il se démit du pouvoir en faveur de son fils, Kia-King. Les Chinois le regardent comme un de leurs plus grands princes. « Il était doué, dit Abel Rémusat, d'un caractère ferme, d'un esprit pénétrant, d'une rare activité, d'une grande droiture, mais peut-être d'un génie moins élevé et de moins de grandeur d'âme que son aïeul. Il aimait ses peuples comme un souverain doit les aimer, c'est-à-dire qu'il était attentif à les gouverner avec sévérité, et qu'à tout prix il maintenait la paix et l'abondance parmi ses sujets. Six fois dans le cours de son règne, il visita les provinces du Midi, et chaque fois ce fut pour donner des ordres utiles, pour faire construire des digues sur le bord de la mer ou pour punir des malversations des grands, envers lesquels il se montrait inflexible. Il régla le cours du Hoang-ho et du Kiang; cinq fois il accorda la remise générale de tous les impôts qu'on paye en argent, et trois fois celle de tous les droits qu'on acquitte en nature. La paix, qu'il sut maintenir dans l'empire, ne fut interrompue que par des conquêtes au dehors. »

Protecteur des lettres, il avait réuni une bibliothèque de 600,000 volumes et entrepris la réimpression des chefs-d'œuvre de la littérature chinoise, au nombre de 180,000 volumes. Lui-même s'occupa beaucoup de perfectionner sa langue maternelle, en faisant faire des traductions des meilleurs livres chinois, dont il écrivait souvent les préfaces. On lui doit un abrégé de l'histoire des Ming, publiée sous le titre de *Iu tchi Kang-Kian;* une histoire de la conquête du royaume des Olet; des morceaux d'éloquence sur les principaux événements de son règne, etc. Il a revu et augmenté d'un grand nombre de mots le *Miroir de la langue mandchoue*, grand dictionnaire publié à Pékin en 1708. Enfin, il a composé des poésies, réunies en 24 volumes in-32, et dont la Bibliothèque nationale de Paris possède un exemplaire; on y remarque un *Eloge de la ville de Moukden*, et une pièce de vers *Sur le thé*, traduits en français par le P. Amiot (1770, in-8°).

KHILKOF (le prince André-Jacovlévitch), diplomate russe du XVIIIe siècle. Pierre le Grand l'envoya comme ministre plénipotentiaire de Russie à la cour de Charles XII (1700), qui le fit jeter en prison au début de la guerre avec la Russie. Pendant sa captivité, il écrivit un *Précis de l'histoire de Russie* qui n'a pas une grande valeur, faute de critique et de choix dans les matériaux. Khilkof mourut à Vesteras en 1718. Son *Précis* ne fut imprimé qu'après sa mort (Moscou, 1771, in-4°).

KHILOK, rivière de la Russie d'Asie, dans la Sibérie, gouvernement d'Irkoutsk. Elle descend des monts Jablonoï-Khrébet, coule à l'O., et se jette dans la Selenga, à 35 kilom. N. de Selinginsk, après un cours de 650 kilom.

KHIMIAROLI, nom actuel des monts Acrocérauniens des anciens.

KHIOMARA, femme galate dont Plutarque nous a conté l'histoire. Cette Gauloise d'Asie ne se rendit pas moins célèbre que la prêtresse Kamma, par une action inspirée du même esprit de courage et de chasteté conjugale. Tombée, dans une guerre, au pouvoir d'un centurion romain qui lui fit violence, elle sembla calmer son indignation quand il lui offrit de la rendre à son mari à prix d'or. Il la conduisit seul, de nuit, aux avant-postes pour profiter seul de la rançon. Deux serviteurs gaulois se présentent, comme il était convenu. Tandis que le Romain compte l'or par eux apporté, Khiomara dit quelques mots en langue gauloise: aussitôt le Romain tombe égorgé. Elle part, emportant la tête du Romain dans le pan de sa robe. Arrivée devant son mari, avant de lui parler, avant de l'embrasser, elle jette à ses pieds la tête sanglante, et lui apprend à la fois l'outrage et la vengeance: « O femme! s'écrie-t-il, que la fidélité est une belle chose! — Oui, répond-elle, mais ce qui est beau aussi, c'est de pouvoir dire: Deux hommes vivants ne se vanteront pas de m'avoir possédée. »

KHIOUNG-TCHÉOU, ville de l'empire chinois, ch.-l. de l'île d'Haï-Nan, sur la côte N. et sur le détroit d'Haï-Nan, qui la sépare du continent, à 250 kilom. S.-O. de Canton, par 20° de lat. N., et 108° 20' de long. E.; 200,000 hab. Les rues sont généralement larges et bien pavées. On y remarque une importante bibliothèque, qui, deux fois brûlée depuis 1770, a toujours été rétablie et augmentée par des dons volontaires; deux colléges, et un temple dédié au Génie du feu. Les habitants fabriquent divers ouvrages en écorce de coco, principalement des théières, avec des ornements d'argent. Il s'y fait un commerce actif avec Macao, le Tonkin, la Cochinchine, Singapour. La ville a été ouverte aux Européens en 1858. Les environs sont très-peuplés et très-bien cultivés; on y remarque un vaste temple, dédié à Bouddha, des carrières de marbre rouge, etc.

KHIN-TCHÉOU, ville de l'empire chinois, province de Tché-Kiang, ch.-l. du département de son nom, à 160 kilom. S.-O. de Hang-Tchéou. Commerce actif avec la province de Fou-Kian.

KHIRPOUR, ville de l'Indoustan anglais, présidence du Pendjab, dans le Sindhy, près de la rive droite de l'Indus, à 240 kilom. N. d'Haiderabad; 12,000 hab. Elle fut jadis le ch-l. d'une principauté indépendante, aujourd'hui soumise aux Anglais.

KHIVA, ville forte du Turkestan, capitale du kanat de son nom, sur un canal dérivé du Djihoum, à 560 kilom. N.-E. d'Asterabad, par 41° 40' de lat. N., et 58° 20' de long. E.; 12,000 hab. C'est le principal marché à esclaves du Turkestan. Les murs d'enceinte sont en ruine. Les rues sont généralement tortueuses et fort étroites. Le palais du kan, qui couronne une éminence pierreuse, n'offre rien de remarquable. « En 1825, dit un voyageur, ce palais fut, à l'ébahissement général, pourvu, par des prisonniers russes, de deux fenêtres vitrées. Les seuls édifices en brique sont: trois mosquées, une école et un caravansérail. Les mosquées sont vieilles; la plus grande a ses murs en pisé, et sa terrasse pareillement, car, de même que les demeures ordinaires, elle n'a pas de toit; les murs sont revêtus, en dehors, d'une couche d'argile blanche, et, en dedans, on les a ornés de quelques grossières sculptures; un minaret, haut de 50 brasses, en brique émaillée, y a été ajouté après coup. La mosquée de Pehlouvène-Ata est en brique revêtue d'un enduit peint en vert, et surmontée d'une coupole dorée; on y conserve des reliques, et elle n'est ouverte qu'à l'iman et au kan. Le caravansérail fut construit par Ivan Saïtzoff. Il existe des règlements de police à Khiva, mais il paraît qu'ils sont assez mal observés: par exemple, les gardes des portes n'empêchent pas que, en maint endroit de l'enceinte, on ne fasse entrer par les brèches les chevaux volés. »

Le kanat ou royaume de Khiva est borné au N. par les rivières d'Yem ou Embah et d'Irghiz, qui séparent cet Etat du pays des Kirghiz; au S., par une ligne irrégulière qui va de la rivière Attruk à Pundjeb; à l'O., par la côte orientale de la mer Caspienne; à l'E., par une ligne imaginaire et mal définie, qui s'étend sur 350 kilom., dans un désert de sable, traverse le Djihoum à la hauteur de Boukhara, et se prolonge, à travers un autre désert, jusqu'aux collines d'Hérat et de Caboul. La longueur moyenne de cet Etat est de 750 kilom.; sa largeur, de 600 kilom.; sa superficie est évaluée à 483,000 kilom. carrés. Capit., Khiva; villes princip., Hesarabad, Ourghend, Durmen, Karatal, etc. La Khivie, à l'exception d'une bande étroite de terrain qui longe la rive gauche de la Djihoum, n'est qu'une vaste plaine monotone et sans culture; mais, dans cette immense étendue de terrain, il convient de distinguer une espèce d'oasis de 120 kilom. de long sur 45 de large. Au milieu des steppes qui s'étendent au S.-O. de cette oasis, le territoire de la tribu turcomane de Téké, arrosé et fertilisé par des torrents que grossissent les pluies, forme en quelque sorte une autre oasis. Les Turcomans de la tribu d'Iomond et d'Ata errent habituellement à peu de distance de la côte, dans les steppes qui s'étendent, à l'O., jusqu'à la mer Caspienne. Le sol de la Khivie proprement dite est une argile sablonneuse, et celui du lit du Djihoum de l'argile pure. Uni partout ailleurs, il offre, sur ses limites de l'E. et de l'O., une suite de dunes relativement très-élevées, et, du dernier côté, une ligne de petits lacs reliés entre eux par des rigoles. Sur la rive droite du Djihoum, bordée également de hautes buttes rocailleuses, se dresse la montagne ou colline de Vassilkara, d'où l'on tirait, dit-on, beaucoup d'or jadis. Le Djihoum fournit de l'eau excellente à toute la contrée, tant par son lit principal que par les nombreux canaux de dérivation creusés par les habitants.

Le climat de la Khivie est beaucoup plus froid que ne semble l'indiquer sa latitude. La chaleur y est très-forte en été. Les vents sont impétueux et les pluies rares. Les gelées commencent en octobre, et sont quelquefois assez fortes pour que la glace couvre alors toutes les eaux. La neige n'a jamais plus de 5 pouces d'épaisseur; elle séjourne sur la terre quatre à cinq jours au plus. En général, l'air est sain, mais les fièvres ne sont pas rares, surtout en automne. Les minéraux de la Khivie sont: la pierre à bâtir, la pierre calcaire, l'argile et le sel. Les bonnes prairies naturelles sont rares dans la Khivie. Le sol, excepté dans les environs de Koungrat et dans quelques cantons baignés par l'Amour, ne produit qu'un mélange de plantes à tiges dures, notamment de l'absinthe, que les chameaux, les bœufs et les moutons mangent volontiers. « La contrée sablonneuse à l'O. de Khiva se couvre, dit un voyageur, d'une bonne herbe au printemps; mais on n'y laisse les chameaux et les bœufs qu'un mois tout au plus, parce que la chaleur brûlante du soleil a bientôt desséché complétement les pâturages. Les Turcomans de ces contrées nourrissent, en cas de nécessité, leurs troupeaux de jeunes pousses de saxaoul et de sasak. En été, ces campagnes sont tellement infestées de taons et autres insectes, que les Turcomans, pour éviter ce fléau, conduisent leur bétail sur les montagnes, dans les frontières de la Perse. Les habitants de quelques districts des bords du Djihoum vont couper de la réglisse sur la rive droite du fleuve, et la font sécher comme du foin. Les chevaux et le bétail mangent les feuilles de cette plante, et les branches dépouillées servent de chauffage; mais on nourrit ordinairement le bétail avec du trèfle, que l'on fauche quatre fois par an, et chaque fois en quantité considérable. Les champs sont semés en froment, orge, coton, pois, lentilles, pavots, chanvre et riz. En général, on cultive peu d'orge. Le froment est le seul grain d'hiver de la Khivie; semé en octobre, il est moissonné en juillet; immédiatement après, dans le même champ, on cultive le coton et quelques plantes oléagineuses. Dans les jardins, on plante différentes sortes d'arbres, tels que le peuplier noir, le frêne, le saule, le peuplier ordinaire, dans le tronc duquel on creuse des pirogues pouvant contenir cinq hommes, le mûrier blanc, l'abricotier, le pommier, le poirier, le prunier, le cerisier, la vigne. On cultive le melon, la pastèque, le potiron, la carotte, le navet, la rave, la betterave, les pois, les oignons, en grande quantité. En général, le pays n'abonde pas en fruits; les raisins secs viennent de Boukharie et de Méched; on les emploie à la distillation de l'eau-de-vie. » On n'élève en Khivie que des dromadaires, ou chameaux à une bosse; on en distingue deux variétés: le *nar* et l'*irtek*. Le nar est de grande taille, beaucoup plus fort que l'irtek; mais ces deux variétés sont plus sensibles au froid que les chameaux ordinaires; aussi est-on obligé de les envelopper, en hiver, de couvertures de feutre. Chaque Khivien possède au moins un de ces animaux pour transporter son bois et son charbon. Le kan et les gens riches en ont un très-grand nombre. Les Khiviens ont peu de gros bétail. Ils possèdent des lévriers pour la chasse et des chiens domestiques. Les loups, les renards, les lièvres ne sont pas nombreux dans le voisinage du Djihoum; on aperçoit quelquefois des tigres aux environs de Koungrat. Le Djihoum abonde en excellents poissons, tels que brèmes, brochets, carpes, etc. L'animal qui rend le plus de services aux Khiviens est le cheval. Les beaux chevaux turcomans, connus sous le nom d'*argamaks*, méritent une mention particulière. Ces chevaux sont grands, bien faits, mais ils ont le poitrail étroit, les oreilles un peu longues et la queue peu touffue; ils courent avec une vitesse extrême, mais se fatiguent assez vite.

La population du kanat de Khiva se compose de plusieurs tribus, presque toutes de race turque. Les Ouzbeks forment la classe dominante; cependant ils ne jouissent d'aucun privilége particulier. Ils sont fiers de leur origine, braves, méchants, vindicatifs, durs jusqu'à la cruauté envers leurs esclaves, mais fidèles à la parole donnée. Les Ouzbeks, à l'exception de ceux du Koungrat, qui sont restés nomades, demeurent dans des maisons l'hiver, et en été dans leurs terres, sous la tente. Les Turcomans habitent, sous la tente, les frontières occidentales de la Khivie. Ils se coiffent d'un bonnet de peau d'agneau, dont le haut est en drap rouge comme ceux des Cosaques russes. Les femmes turcomanes sont de véritables esclaves. La tribut des Sarts est à peu près la seule qui s'occupe de commerce. Les caravanes, au départ, ne doivent aucun droit au gouvernement; mais elles font un présent au percepteur des douanes, afin qu'au retour le montant des droits à acquitter en argent ne soit pas trop fort, attendu qu'il n'existe pas de tarif. Les principaux articles de commerce sont les grains, le coton brut, l'huile de kounja et le chènevis. On ne peut acheter de blé, à proprement parler, que du kan et des grands dignitaires, qui possèdent seuls des champs d'une étendue considérable. Le bois, soit de charpente, soit de chauffage, n'est pas cher; ce dernier arrive en trains par le fleuve, ou à dos de chameau ainsi que le charbon. Le thé est apporté de Khokhand; le miel vient de Perse. On tire du soufre de sources sulfureuses qui sont dans le désert, sur la frontière de Perse. On fait de la poudre à Khiva, mais de qualité inférieure à celle qui arrive de Russie.

L'Etat de Khiva est gouverné despotiquement par un kan ou roi, dont le pouvoir est illimité; le *kouchebeghi*, dont le nom signifie proprement grand fauconnier ou grand veneur, est son premier ministre. Il est en même temps directeur des douanes et péages, et perçoit les contributions dans une partie de la contrée. Les autres principaux officiers sont le *mehter* ou trésorier, et le *chir-niës atalyk* ou chef de la justice. Chaque ville ou bourgade a son atalyk, qui punit les délits légers de châtiments corporels. Au-dessus du tribunal de ce fonctionnaire, la justice est administrée par un conseil supérieur, qui juge en dernier ressort au civil et au criminel. Ce conseil supérieur est composé des ministres, du chef des prêtres et de quatre Ouzbeks choisis parmi les anciens de cette tribu. Les monnaies étrangères n'ont pas cours dans le kanat de Khiva. On évalue à 4 millions de francs les revenus du kan. La force armée se compose d'une cavalerie de 20,000 hommes. Le cavalier se fournit lui-même son cheval, et reçoit une solde annuelle de 24 ducats, la moitié en or, l'autre moitié en pain.

Le kanat de Khiva, désigné au moyen âge sous le nom de *Kharism*, resta jusqu'au XIIe siècle sous la dépendance des Turcs Seldjoucides, qui le faisaient gouverner par des lieutenants. L'un d'eux, Itsis, se déclara indépendant et se proclama schah de Kharism. Ses successeurs soutinrent de nombreuses guerres contre leurs voisins et étendirent leur domination jusqu'à Boukhara et Samarkand. Le plus célèbre d'entre eux fut Djelaled-din-Mankberni, ami des lettres et des sciences et fondateur d'une ère nouvelle. Avec lui cependant finit la dynastie des schahs de Kharism, car ce fut sous son règne que les Mongols, commandés par Gengis-Kan, portèrent leurs ravages dans le royaume de Kharism. Après une longue résistance, le schah fut vaincu et tué, et ses Etats, qui passèrent alors sous la domination des Mongols, furent livrés à la dévastation et au pillage. Ils eurent encore le même sort en 1387, époque où Timour en fit détruire la capitale, dont les habitants furent transférés à Samarkand. Depuis lors, cette contrée resta sous la domination mongole; mais, à une époque plus rapprochée de nous, elle passa successivement sous celle du kan de Boukhara et sous celle des Kirghiz, pour revenir enfin sous l'autorité des Ouzbeks, qui fondèrent le nouveau kanat de Khiva. En 1717 déjà, Pierre le Grand essaya de faire la conquête de Khiva, mais cette entreprise échoua complétement. Depuis lors, les kans de Khiva furent toujours au nombre des plus implacables ennemis de la Russie, et se livrèrent continuellement à des actes de brigandage contre les voyageurs et les caravanes russes. Il se trouvait donc en tout temps un nombre considérable de prisonniers russes à Khiva. Cette circonstance fournit, en 1839, un prétexte pour entreprendre contre Khiva une expédition qui partit d'Orenbourg au mois de novembre, sous le commandement du général Perowsky, et dont le but réel était de faire contre-poids aux conquêtes des Anglais dans